

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

J. ESTELRICH	Le « Schéma des Crises » (I).....	385
PIERRE GUÉGEN	L'anguille des mots	405
EMMANUEL AEGERTER...	Mystique et métapsychique.	414
MICHEL MANOLL	Poèmes.	435
ARMAND PETITJEAN.....	Occident et révolution	441
HOLDERLIN	Ainsi Ménon pleurait Diotima.....	465

— *CHRONIQUES* —

Claude Bernard, par RAMON FERNANDEZ

Un poète : Claude Roy, par FIESCHI

Histoire littéraire anecdotique, par AURIANT

La guerre de 1936, par DRIEU LA ROCHELLE

nrf

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies : 6 mois	80 fr.
Étranger.....	96 fr.
France et Colonies : 1 an	150 fr.
Étranger	180 fr.

Les demandes d'abonnement sont reçues ainsi qu'il est indiqué ci-après :
Zone occupée : **La Nouvelle Revue Française**, 5, rue Sébastien-Bottin, Paris-7^e
— Compte chèque postal : Paris 169-33.

Zone non occupée : **Messageries Hachette, Service de la Nouvelle Revue Française**, 12, rue Bellecordière, Lyon — Compte chèque postal : Lyon 218.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 20 de chaque mois. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs en timbres.

Le Directeur reçoit sur rendez-vous.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

LIBRAIRIE

15, Boulevard Raspail
PARIS (VII^e)



GALLIMARD

Tél. : LITTRÉ 24-84
Métro : Rue du BAC

ACHAT AUX PLUS HAUTS PRIX
DE LIVRES ANCIENS
ROMANTIQUES et MODERNES

(Éditions originales, livres rares,
belles reliures, livres illustrés.)

ABONNEMENTS DE LECTURE
TOUTES LES NOUVEAUTÉS

CAHIER d'AVRIL

des Éditions de la

NRF

OUVRAGES PARUS DU 1^{er} DÉCEMBRE 1942 au 28 FÉVRIER 1943

ROMANS - RÉCITS

Jean de Beucken : La Vie Basse..	32 »
Roland Cailleux : Saint-Genès ou la Vie brève.....	45 »
Robert Delavignette : La Paix Nazaréenne	30 »
Robert Desnos : Le Vin est tiré..	30 »
André Dhotel : Le Village pathé- tique	38 »
Ernst Jünger : Le Cœur aven- tureux	30 »
Pierre Lafue : L'arbre qui avait pris feu.....	32 »
La Varende : Heureux, les Hûm- bles	38 »
Montesquieu : Histoire véritable.	20 »
Karl Rothe : Les Soldats de Fiomb.....	30 »
Henri Thomas : Le Précepteur..	24 »
Simenon : Le Fils Cardinaud....	28 »
Alex Vialatte : Le Fidèle Berger.	28 »

POÉSIE

Fieschi : Bulles d'air.....	30 »
Jean Tardieu : Le Témoin invi- sible	25 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel : Seigneur, appre- nez-nous à prier.....	38 »
Marie Dorval : Lettres à Alfred de Vigny.....	60 »

Marcel Jouhandeau : Triptyque..	40 »
— Nouvelles chroniques mari- tales	35 »
Paul Valéry, de l'Académie Fran- çaise : Tel quel (II).....	60 »

THÉÂTRE

Henry de Montherlant : La Reine morte	36 »
--	------

PHILOSOPHIE

Brice Parain : Recherches sur la Nature et les Fonctions du Langage	65 »
---	------

HISTOIRE

Georges Dumézil : Servius et la Fortune. (Collection « les Mythes romains »).....	42 »
---	------

COLLECTION CATHOLIQUE

H.-Ch. Chéry : Poèmes de Noël.	7 50
--------------------------------	------

SCIENCES

Georges Ranson : La Vie des Huîtres. (Collection « Histoire Naturelles »)	45 »
---	------

LIVRES RELIÉS

Jean Giono : Le Poids du Ciel... 350 »	
Montesquieu : Histoire véritable.	95 »

OUVRAGES PARUS EN MARS 1943

MARCEL ACHARD : THÉÂTRE II. JEAN DE LA LUNE. COLINETTE. VOULEZ-VOUS JOUER AVEC MOA?

Un volume in-16 double couronne..... 35 fr.

DOMINIQUE AURY : ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE RELIGIEUSE.

Un volume in-8° soleil..... 45 fr.

GEORGES BATAILLE : L'EXPÉRIENCE INTÉRIEURE (Collection « Essais »).

Prix..... 37 fr.

10 exemplaires numérotés sur alfa..... 80 fr.

DRIEU LA ROCHELLE : CHRONIQUE POLITIQUE 1934-1942.

Un volume in-8° soleil..... 65 fr.

DRIEU LA ROCHELLE : L'HOMME A CHEVAL, roman.

Un volume in-16 double couronne..... 33 fr.

10 exemplaires numérotés sur pur fil..... 80 fr.

PAUL EYDOUX : L'HOMME ET LE SAHARA. (Collection « Géographie Humaine ».)

Un volume de 208 pages, plus 32 planches en héliogravure et 4 cartes.... 70 fr.

HOFFMANN : LE CHAR MURR. Traduit de l'allemand par Albert Béguin.

Un volume in-8° soleil..... 45 fr.

SOEREN KIERKEGAARD : OU BIEN... OU BIEN... Traduit du danois par F. et D. Prior et M. H. Guignot, préface de Frithiof Brandt.

Un volume in-8° carré..... 90 fr.

PAUL LANDORMY : LA MUSIQUE FRANÇAISE DEPUIS DEBUSSY.

Un volume in-8° soleil..... 50 fr.

MONIER ET FERJAC : ZONCA, FLOX ET KAPOK LE TOUCAN:

Un volume au format 24 x 32 de 48 pages, texte et illustrations quatre couleurs en litho, couverture également en quatre couleurs. (Collection « Livres pour Enfants ».)..... 90 fr.

NAPOLÉON : CORRESPONDANCE. Notes et introductions par Maximilien Vox. (Collection « Mémoires du Passé pour servir au Temps présent ».)

Un volume in-8° carré..... 110 fr.

CHARLES PÉGUY : NOTRE-SEIGNEUR. (Collection Catholique.)

Un volume sous couverture illustrée..... 7 50

SIMENON : LE PETIT DOCTEUR.

Un volume in-16 double couronne..... 48 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE :

PLATON : ŒUVRES COMPLÈTES (II). Traduction nouvelle et notes par Léon Robin, avec la collaboration de M. J. Moreau.

Un volume de 1.600 pages..... 230 fr.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LE « SCHÉMA DES CRISES »

On a remarqué que l'Europe tente de se donner une pensée nouvelle. Divers courants débouchent sur un même objectif : surpasser la nature et constituer une philosophie qui puisse appréhender l'Histoire, la Société et la Vie dans leur essence propre. C'est un objectif de cette sorte qu'ambitionnait Dilthey quand il concluait, au terme de la difficile élaboration de sa philosophie, que l'Histoire est seule capable de révéler dans l'homme l'être vrai.

Le moment semble venu en effet où l'incompréhension de l'intelligence devant la vie doit disparaître. Entre autres valeurs que nous nous garderons de citer pour conserver à notre exposé toute sa simplicité, l'Espagne apporte la philosophie vitaliste de José Ortega y Gasset. L'illustre penseur — et l'écrivain, de surcroît, le plus dense, le plus brillant et le plus abondant de nos jours dans un savoureux castillan — n'a cessé d'ajouter, ces dernières années, de substantiels chapitres à son œuvre. *Schéma des Crises*, le dernier de ses livres, prend place au plus pressant de l'actualité et donne sur la plus profonde réalité intellectuelle et morale de notre temps des vues si aiguës que nous n'hésiterions pas, si le mot n'était tellement galvaudé, à les qualifier de géniales. Du moins en ferons-nous ici l'analyse. Peut-être le lecteur français trouvera-t-il dans la pensée d'Ortega sur les crises historiques de quoi réfléchir et s'instruire; notre brève étude

concourra peut-être aussi à attirer l'attention sur l'œuvre de notre philosophe — œuvre copieuse, diverse, vigoureuse, mais qu'à notre grand regret la France connaît à peine (1).

Dans l'impossibilité de s'arrêter ici à une exégèse, nous demandons qu'on ait présent à l'esprit que, maître sans égal en définitions, Ortega y Gasset répond souvent en phrases originales et bien frappées aux plus angoissantes questions que le Sphinx pose aujourd'hui à l'intellectuel vrai : Que vaut la vie ? l'Histoire ? la culture ? la science ? et que signifient les concepts « humanisme », « renaissance », « crise » ?... Questions équivalant en somme aux « D'où venons-nous ? », « Où allons-nous ? » Et à tout cela Ortega répond dans une langue très humaine, et que ne traverse aucune vapeur de trépid.

* * *

Mais avant d'aborder le thème des Crises, objet central de cet article, il nous faut essayer, en guise d'introduction, de synthétiser les concepts de base qu'Ortega manie au cours de sa construction (2). Fidèle à la lettre, nous userons des mots et images mêmes du philosophe; nous devons inventer, par contre, un ordre d'exposition, la pensée d'Ortega y Gasset ne s'étant pas exprimée sur ces matières en un corps de doctrine systématique, mais à l'occasion de ses leçons, de ses conférences, et d'essais ou d'articles dans les journaux.

(1) On a traduit seulement, en plus de quelques essais isolés : *Essais espagnols*, trad. M. Pomès, Éditions du Cavalier, Paris; *la Révolte des masses*, Éd. Stock, Paris.

(2) Il a dû composer un vocabulaire philosophique castillan propre à nos jours et à l'expression de sa pensée particulière. Voici quelques-uns de ces mots. Ils traduisent dans un sens neuf, quelques idées fondamentales de sa construction : *peripeçia* (péripétie), *circunstancia* (circonstance), *razón vital* (raison vitale), *vida* (vie), *destino* (destin), *ensimismamiento* (être en soi même), *alteración* (sortie de soi même), *autenticidad* (authenticité), etc.

Voyons, pour commencer, ce qu'Ortega, touchant notre thème, dit de la vie. Il en dit d'abord qu'elle est solitude, solitude radicale. Pour décider de notre existence, de faire ou ne pas faire, il nous faut posséder un répertoire de convictions concernant le monde, convictions d'où dépendront les résolutions que notre conduite prendra, que prendra notre être. Quand il s'est forgé lui-même ces convictions, qu'il les a fondées sur sa propre évidence, l'homme est en soi-même; il est « *ensimismado* ». Le contraire d'« *ensimismarse* », c'est « *alterarse* », « *s'altérer* », se troubler. L'homme altéré et hors de soi a perdu son authenticité, vit d'une vie fausse. Il est fréquent que notre vie ne soit que falsification, supplantation d'elle-même. En pensant « *comme tout le monde* », en agissant « *comme les autres* », au lieu de vivre authentiquement notre vie, nous la « *desvivons* », nous l'altérons (1). Pour définir les deux concepts de « *ensimismamiento* » et « *alteración* », Ortega compare l'homme à la bête. Elle, elle est perpétuellement l'autre chose; elle est paysage; elle n'a pas de « *chez soi* », de dedans, un soi-même. Il est au contraire donné à l'homme de n'être pas toujours hors de soi, dans le monde; il lui est donné de « *se retirer du monde* » et de « *ensimismarse* ». Mais un excès de sursauts, une période d'altérations nombreuses submerge l'homme dans la nature, le « *bestialise* », c'est-à-dire le barbarise.

Passons à la théorie des « *Idées et Croyances* ».

Le titre général d'« *Idées* » couvre deux choses très différentes : il y a les idées que l'homme invente, qui lui viennent à l'esprit — les idées-« *ocurrencias* » (littéralement, occurrences); et d'autres qui sont loin de lui venir, qu'il voit comme si elles étaient la réalité même et sont celles auxquelles on croit — les idées-croyances. Ces deux classes d'idées sont comme deux couches de valeur très distincte dans l'architecture de notre vie. Les croyances

(1) « *Ensimismamiento y Alteración* » ont inspiré naguère à Ortega l'un des ouvrages les plus caractéristiques de sa pensée.

sont les ciments qui portent et soutiennent tout le reste. L'étude des croyances comme telles nous révèle les divers états par où ces croyances passent. On se trouve en face des trois états suivants : celui où la foi est vive, celui où la foi est inerte ou « morte » et celui où elle est doute. Une autre des choses que montre enfin la théorie des croyances, c'est qu'une croyance, au plein sens du mot, ne peut se donner que si elle est collective. On entre dans les idées pures et l'on en sort; elles ont portes et fenêtres; tandis que l'on n'entre pas dans une croyance, mais que l'on se trouve, par une sorte de magie, depuis toujours, au dedans d'elle.

Voyons maintenant comment il convient d'entendre les termes « problèmes » et « solutions ».

C'est une opinion latente dans la plupart des philosophies, que l'homme n'est en propre et pleinement homme que lorsqu'il s'adonne au savoir. Ortega professe au contraire que la vie de chacun est pour chacun la seule chose qui compte. Elle est la réalité radicale et par là même d'un sérieux inexorable. L'homme s'est efforcé de savoir, c'est-à-dire de se donner devant chaque chose une pensée réfléchissant l'être de la chose et de faire que sa pensée et l'être des choses coïncident. (Mais il peut arriver, remarque Ortega, que les choses, elles, n'aient point d'être, et l'homme alors, précisément parce qu'elles n'ont point cet être, se sent comme perdu en elles et n'a de ressource que de leur en faire un, de leur en inventer un.)

Le sens qu'Ortega donne aux mots « problème » et « solution » exclut dès l'origine l'interprétation intellectualiste et scientiste. Pour lui, une chose est problème non point parce que nous en ignorons l'être, non point parce que nous avons manqué à nos prétendus devoirs d'intellectuel envers elle, mais seulement quand ayant cherché en nous-mêmes nous n'avons pas trouvé quelle est notre attitude authentique envers elle. Et, à l'inverse, « solution » d'un problème ne signifie pas nécessairement

découverte d'une loi scientifique, mais seulement être au clair avec nous-mêmes vis-à-vis de ce qui nous a été problème. Bref, le problème substantiel — substantiel et, dans son sens originnaire, unique —, c'est de s'encaster en soi-même. de coïncider à soi-même, de se rencontrer soi-même. Nous avons, en venant au monde, été lancés dans le chaotique et puissant essaim des choses. « Je me perds *dans* les choses », dit Ortega, « parce que je *me* perds moi-même. La solution, le salut, c'est de me trouver de nouveau avec moi-même, de me définir clairement ce que doit être ma sincère attitude en face de chaque chose, Peu importe ce que sera cette attitude »... « Ce qui importe. c'est qu'en chaque cas l'homme pense en effet ce qu'il pense. Le paysan le plus humble est tellement au clair touchant ses convictions effectives... qu'il n'a de problèmes qu'à peine. » (De ces paysans, la culture, le topique, la socialisation leur étant advenus, bien peu subsistent...)

Ce n'est donc pas pour la consacrer à l'exercice intellectuel que nous avons reçu la vie; mais, inversement, c'est parce que nous avons été mis bon gré mal gré à la tâche de vivre qu'il nous faut œuvrer de l'intellect, avoir vraiment des idées à nous concernant ce qui nous environne. Nos pensées effectives sont conséquemment elles aussi un irrémédiable élément de notre destin. Il ne nous appartient pas de penser et de croire ce que nous voulons. Résumé : la vérité pour Ortega, c'est la coïncidence de l'homme et de soi-même.

Que l'on remarque enfin que l'intelligence n'est ni substantive ni indépendante; elle est régie par les profonds besoins de notre vie; elle n'est qu'une forme spéciale de la croyance. Et ainsi conçoit-on que l'homme puisse passer d'une foi à une autre.

* * *

Ces notions données, nous pouvons aborder le concept de Culture suivant Ortega : « La culture n'est que l'interprétation que l'homme donne de sa vie, la série de solutions... qu'il invente pour obvier à ses problèmes vitaux et nécessités vitales. » « Les solutions créées pour des nécessités authentiques sont authentiquement elles aussi des solutions; ce sont des idées, des évaluations, des enthousiasmes, des modes de penser, d'art, de droit, qui émanent sincèrement du fond radical de l'homme. » Mais justement parce que les solutions créées sont effectives, les générations suivantes n'ont plus qu'à les recevoir. « Oui, seulement, la réception qui épargne l'effort de la création a le désavantage d'inviter à l'inertie vitale. » De là qu'héritier d'un système culturel, l'homme s'habitue progressivement alors à ne pas prendre contact avec les problèmes radicaux. Sa vie est de moins en moins à lui et de plus en plus collective. Et, produit de l'authenticité vitale le plus pur, la culture en arrive à être la falsification de la vie. La culture s'interpose entre le monde vrai et la vraie personne de l'homme. Il ne reste donc plus à l'homme qu'à secouer de lui cette culture et à se replacer devant l'univers en chair vive et vivre de nouveau vraiment.

Ces données prises pour base, il est temps de se demander : Qu'est-ce que l'homme? Le plus important que l'on puisse dire de l'homme et de tout l'humain, répond Ortega, c'est que rien en lui, absolument rien, n'est exempt de changement. Si le système corporel de l'homme est tel à présent qu'il y a vingt mille ans, cela veut dire que dans l'homme le corps n'est pas l'humain. Il en résulte donc que l'homme n'a pas de nature puisque rien en lui n'est invariable. Au lieu de nature il a l'Histoire, qui est ce que n'a aucune autre créature. L'Histoire est le mode d'être propre à une réalité dont la substance est précisément la varia-

tion, le contraire par conséquent de toute substance. L'homme est insubstantiel. « Il est libre parce que, ne possédant pas un être donné et perpétuel, il n'a d'autre recours que de s'en chercher un. Et cela — ce qui va être dans tout le futur immédiat ou lointain — il lui faut le choisir et en décider lui-même. En sorte que l'homme est libre... par force. » D'autre part, « l'homme n'ayant point de nature et manquant d'être fixe », ni lui ni rien en lui ne sont chose quiète. Il est pure mobilité et agilité.

Nous savons à présent ce qu'est l'homme. Voyons, pour le situer, ce qu'est le monde, son monde.

L'homme, dit Ortega, est entouré par la « circonstance », laquelle est composée d'énigmes contrariantes qui le forcent à penser, à se faire des idées avec lesquelles il vit. L'ensemble de ces idées forme notre horizon vital ou monde. (Mais d'ordinaire nous vivons trop sûrement installés dans la certitude de nos idées habituelles, topiques, et avons accoutumé de les prendre pour la réalité même; ce qui fait que nous ne comprenons même pas nos propres idées, parce que ne vivant pas les problèmes auxquels elles sont la réaction, les idées que nous avons de ces problèmes manquent de sens, ne sont pas des idées vécues.)

Ortega use ici du concept, cher à Thibaudet, de génération : organe visuel qui nous fait voir en une authenticité effective et vibrante la réalité historique; structure de la vie humaine à chaque instant. Les générations donnent aux faits leur caractère : le même fait advenu à deux générations différentes est une réalité vitale et par conséquent historique entièrement distincte. Le fait d'une guerre a de la sorte, selon la date où il se produit, les sens les plus divers.

Cet horizon vital, ou monde, subit certain changement à chaque génération. Normal et inévitable, ce changement fait que l'histoire est mouvement et variation, procès et mutation. Le changement opéré par chaque génération est un changement dans la tonalité générale du monde.

Ortega insiste sur la différence entre « changer le monde » ou seulement « changer quelque chose dans le monde ». Si beaucoup de choses concrètes et même importantes ont changé, on dira qu'il y a eu des changements dans le monde. Mais c'est là une situation très différente de celle dont Ortega dira : « le monde a changé ». Par l'exemple de la découverte de Copernic — dont l'influence ne s'exerce que quatre générations plus tard — Ortega rend patente la différence essentielle entre un changement d'horizon vital et toute innovation de caractère singulier.

On voit maintenant par ces prémisses qu'Ortega donne à l'Histoire une importance de premier ordre. Or, de cette Histoire, quelle est l'origine? « L'homme fait de l'Histoire parce qu'en face du futur, qu'il n'a pas en main, il se trouve avec la seule chose qu'il détienne, qu'il possède, c'est-à-dire son passé. Nous vivons en effet, originairement, lancés vers le futur; mais le futur est par essence problématique : c'est ce qui n'est point. Pour nous orienter dans ce futur, nous n'avons qu'une ressource : explorer le passé, sa figure étant immuable et fixe. » Le passé, « c'est la nacelle où monte l'homme, en route pour le mobile avenir ».

Suivant Ortega, l'Histoire est la succession des formes de la vie humaine qui a été. L'Histoire est système — un système linéaire tendu dans le temps (1). En sortant l'une de l'autre, les formes de la vie humaine intègrent la mélodie du destin humain universel. C'est pourquoi l'Histoire — bien que les dernières générations n'y aient point cru — est une science supérieure, la science de la réalité fondamentale; elle, et non pas la Physique. Il est impossible de comprendre une époque à la rigueur si l'on n'a pas compris les autres. De ce point de vue, l'Histoire, pour Ortega, est un enthousiaste essai de résurrection; une guerre illustre contre la mort; la tâche de reporter à sa

(1) Voir *Historia como sistema*, Sté. éd. « Revista de Occidente », Madrid, 1942.

source vitale toute donnée sur le passé, jusqu'à convertir le prétérit de l'homme en un immense présent virtuel. Quelque chose du passé une fois vraiment compris, c'est, de ricochet, quelque chose du présent et de l'avenir qui s'éclaire.

En accord avec la théorie des croyances, ce que l'Histoire doit avant tout vérifier de l'homme ou d'une époque, c'est leur système de croyances. L'Histoire se mue ainsi en connaissance des profondeurs. Cette conception impose de créer de nouvelles méthodes et une technique nouvelle.

De nos jours, l'homme moyen, dans son ignorance de l'Histoire, est un peu comme un primitif; de là qu'en sa vieille âme surcivilisée, soudain montent, inattendus, des modes de sauvagerie et de barbarie. Ortega a souvent fait remarquer que le type d'homme qui au XVII^e ou au XVIII^e siècle correspond à l'homme moyen de notre temps sait bien plus d'Histoire que lui. Notre homme moyen à nous est nul en Histoire; et c'est l'une des causes de la grave désorientation dont il pâtit personnellement.

* * *

Pourvus ainsi de tous les concepts basiques, entrons dans le thème des « Crises ».

Ortega tient la crise historique pour une catégorie de l'Histoire, une forme fondamentale que la structure de la vie humaine peut prendre. Le concept « Crise » se réfère d'une façon concrète à ce que la vie historique a de changeant. Une crise est un changement historique particulier. Qu'a-t-elle de spécial? Ceci : c'est normal qu'à la figure du monde en vigueur dans une génération en succède une autre un peu différente; qu'au système de convictions d'hier succède celui de demain, et cela continûment, sans saut, la principale armature du monde conservant toute sa force à travers le changement. « Eh bien », dit Ortega, « il y a crise historique quand le changement

de monde advenu consiste en ce qu'au monde ou système de convictions de la génération antérieure succède un état vital où l'homme est démuné de ces convictions, donc sans monde. L'homme ne sait de nouveau que faire, ne sait vraiment que penser du monde. C'est pourquoi le changement croît en crise et prend caractère de catastrophe... » « C'est un changement qui commence par être négativo-critique. On ne sait de nouveau plus que penser : on sait seulement, ou l'on croit savoir, que les idées et les normes traditionnelles sont fausses, inacceptables. On se sent un profond mépris pour tout ou presque tout ce à quoi l'on croyait hier; la vérité toutefois, c'est que l'on n'a pas encore de nouvelles croyances positives par quoi remplacer les traditionnelles. » Le plan qui lui permettait d'aller avec quelque sécurité lui manquant, « l'homme se sent de nouveau éperdu, effaré, sans orientation ». Il essaye d'un côté, d'un autre; il se feint à soi-même d'être convaincu de ceci, puis de cela.

Ortega relève qu'en temps de crise les positions fausses simulées sont fréquentes. La vie comme crise enfin, c'est pour l'homme — situation terrible — de se trouver dans des convictions négatives, ce qui lui interdit d'enchâsser sa vie dans un destin clair. D'autres phénomènes caractérisent ces périodes-là. Prêcher des choses raisonnables en temps de crise, par exemple, c'est vouloir perdre la partie. Saint Paul, en des jours singulièrement critiques, prêche et préconise l'idée chrétienne, précisément parce qu'elle a tout l'air d'une folie et de l'absurde. Et c'est que toute crise débute par le renoncement cynique à avoir raison. Ortega a dit autrement : toute crise commence par une étape de cynisme; et la première qu'ait connue l'Occident, celle de l'histoire gréco-romaine, a précisément commencé par l'invention et la propagation du cynisme.

Et maintenant, quelle est la cause des crises historiques? Pour quel motif cesse-t-on de croire au système

du monde auquel on croyait jusqu'alors? Tout le reste, remarque Ortega justement, est secondaire en comparaison de cette question très aiguë. Et il ajoute : l'homme primitif, perdu dans son âpre circonstance élémentaire, réagit en créant un répertoire d'attitudes qui lui représentent la solution des problèmes qu'offre cette circonstance : ce répertoire de solutions, c'est la culture. Reçue par les générations subséquentes, cette attitude se complique peu à peu et perd son authenticité. L'homme alors s'égaré de nouveau, se démoralise, mais cette fois dans l'excessive végétation de sa propre culture : les notions sur les choses et les normes de conduite débordent la capacité intellectuelle et morale de l'homme et perdent leur évidence aux yeux des hommes qui ont à en user; la culture supérieure est mécaniquement injectée dans les masses, qui en restent falsifiées. C'est le phénomène de la socialisation. Les crises historiques se produisent toutes au moment où s'ouvre une ère d'uniformisme, ère où l'aliénation ou altération de l'homme s'élève au plus haut. En d'autres termes, asphyxié par la surabondance, l'homme, pour se sauver, taille dans l'excessive fronde culturelle, se mettant à nu et sentant la nostalgie de la simplicité primitive. « L'homme des civilisations extrêmes, désespéré, en appelle au sauvage qu'il se soupçonne de porter en soi-même. Et notre sauvage intérieur accourt toujours à l'appel. » « L'asphyxie culturelle provoque la rébellion, et la rébellion, toute rébellion, débute par le sauvagisme. »

Peut-être cette explication ne suffira-t-elle pas à convaincre entièrement.

C'est un fait, certainement, qu'à certaines périodes l'homme se trouve dans la nécessité de secouer de lui sa propre culture : phénomène sans doute étrange qui se reproduit tout au long du processus historique européen le mieux connu. Si nous appliquons à ce fait les concepts ci-devant exposés de la pensée d'Ortega sur la vie et sur

l'Histoire, nous devons déduire que le phénomène provient d'une mutation dans les nécessités vitales de l'homme : à nécessités nouvelles, nouvelles idées. Mais pour quelle raison ses nécessités vitales ont-elles changé ? Est-ce, demandera quelque ironique, parce qu'ont changé ses idées ? Évidemment, il faut creuser la question. Il est seulement clair que le phénomène n'a pas encore été étudié. Peut-être le secret se trouve-t-il en quelque dégradation que les idées subiraient dans leur vertu et leur puissance jusqu'à en devenir inopérantes, insipides et stériles. Non qu'elles aient été combattues du dehors ni qu'on en ait même démontré l'inanité, mais par la seule perte de leur efficacité et de leur vitalité.

En tout cas et en conclusion, ce qu'on appelle crise, ce n'est, d'après Ortega, que la transition de l'homme ayant vécu attaché et appuyé à de certaines choses pour s'aller prendre et appuyer à d'autres. La transition consiste donc en deux rudes opérations : l'une où il se déprend de la mamelle qui lui donnait la vie et l'autre où il dispose son esprit à se saisir d'un nouveau pis, c'est-à-dire à se faire une autre perspective vitale. Car l'existence humaine a le vide en horreur. « Autour de cet état de négation effectif, de ce défaut de convictions, fermentent d'obscurs germes de tendances positives. Il y a plus : pour que l'homme cesse de croire à de certaines choses, il faut qu'en lui la foi confuse en d'autres déjà germe. » Cette nouvelle foi sourd parfois à la surface négative qu'est la vie de l'homme en crise et lui donne de subites allégresses et des enthousiasmes instables... « Ces enthousiasmes commencent à se stabiliser bientôt dans quelque dimension de la vie, pendant que les autres continuent d'être dans l'ombre de l'amertume et de la résignation. » Ortega insinue ainsi une explication de la fabuleuse allégresse des hommes de la Renaissance : cette « dimension de la vie où commence à se stabiliser la nouvelle foi, c'est proprement l'art ».

On finit, la crise surmontée, par entrer dans une « époque classique »; disons plus, les « siècles d'or » sortent des crises.

« Époque classique », « siècle d'or », ce sont, pour Ortega, les noms — un peu gauches — de la catégorie historique opposée à la crise. L'homme, à l'époque classique, au « siècle d'or », croit savoir à quoi s'en tenir touchant sa circonstance : il a un système de convictions fermes et, devant lui, un monde transparent. Et ce monde contient peu de problèmes à résoudre. Cela ne signifie pas qu'il ait résolu tout ce qui pour nous est problème; non, mais il a résolu la plupart des siens et les plus graves. Ortega en dit autant des solutions. Elles sont solutions pour l'homme de cette époque et de ce siècle. Le classique est donc cette parfaite équation où l'homme aboutit avec sa circonstance en ces temps-là. Et le classique, conséquemment, n'est classique, c'est-à-dire parfait, que pour lui-même. D'où « vouloir qu'une autre époque vive des classiques, c'est l'inviter à sa falsification intime »; « ce qui paraît profitable et exemplaire dans le classique, ce n'est pas le contenu de ses idées en particulier, mais l'équation entre ses idées et sa vie ».

* * *

De quels exemples tirés de l'Histoire, Ortega soutient-il sa thèse? Mais ici le doute nous prend, et voici une anecdote pour l'illustrer. C'était à Majorque; le peintre B. accumulait sur sa toile la pâte dans l'espoir d'exprimer ainsi la splendeur du paysage de l'île; et, derrière lui, un paysan le regardait faire sans souffler mot. Surpris de la patience du curieux, le peintre finit par lui demander ce qu'il pensait du tableau. « Voici bien une demi-heure que j'ai les yeux sur vos mains, répondit-il, et je ne sais pas encore si vous prenez de vos peintures ici pour les mettre là, ou au contraire ». Et il avait désigné tour à tour la palette et la toile. Eh bien, c'est cela aussi qui nous

arrive : nous ne savons pas nous non plus si c'est sa théorie qu'Ortega applique à l'Histoire, ou le contraire. Il est possible qu'il y ait ici un fécond interchange.

- Ortega arrête son attention sur la série : chute du monde antique — existence médiévale — Renaissance — temps modernes; et il note qu'il ne s'agit point là d'une simple succession, mais qu'en elle chaque stade sort du précédent. Que relève-t-il en chacun d'eux?

Selon lui, le premier siècle avant J.-C. porte dans l'Histoire méditerranéenne les traits caractéristiques du début de toute crise historique. Les cultures se mêlent les unes aux autres et en même temps se vulgarisent. L'intellectualisme grec pénètre le volontarisme romain, le dissout. Les religions orientales, qui depuis des siècles pressent la périphérie de la civilisation méditerranéenne, inondent les cuvettes de l'âme occidentale; peuples, cultures nivellent leurs différences. Des Gaules à la Mésopotamie la vie tend à l'uniformité. L'homme commence alors à se désespérer — désespoir dont, répondant d'avance aux objections, Ortega dit qu'il a ses étapes, des hauts et des bas; l'homme se maintient ferme derrière ses désespérances, et paraît, jusqu'à l'heureuse époque des Antonins, — ère espagnole —, les avoir surmontées. Première en date dans le monde antique, une propagande sur les masses comme telles se manifeste. Aux propagandistes démagogiques, aux philosophes cyniques ou semi-stoïques se joindront, deux siècles plus tard, les prosélytes chrétiens. Un même radicalisme inspire tous leurs discours; tous s'élèvent contre la richesse des riches, contre l'orgueil des grands; marchent contre les savants, contre la culture non constituée... Si la richesse ne fait pas le bonheur, la pauvreté le fera; si les connaissances ne résolvent pas tout, eh bien, le vrai savoir, ce sera l'ignorance. « Si les hommes n'ont pas réussi, recourons aux femmes, et il est de fait que l'intervention de la femme dans la vie politique ou intellectuelle, religieuse s'entend, est proche. »

Cette facile dialectique dispose les âmes à admettre la grande et authentique innovation du christianisme. L'essai de socialisation de l'homme que fut l'Empire romain ayant failli, l'homme voit de nouveau dans sa vie individuelle l'intransmissible problème de son propre destin. Le désespoir le porte dans une première étape à l'exaspération. Puis, rapaisé, il reconnaît qu'il n'est pas d'espérance et découvre ainsi sa nullité essentielle. Et « c'est là précisément le salut suivant le christianisme ».

D'autre part, au moment où tomba le monde antique, l'excès de sursaut qui mène à la barbarie parut gravement; cette féroce crise-là n'a pas consisté dans l'irruption des barbares sur la culture : ce sont au contraire les gens cultivés qui se muèrent en barbares. « Il fallut neuf autres siècles — du III^e au XII^e — pour que l'homme réussît à réorganiser son contour de façon qu'il lui fût de nouveau possible de s'en désintéresser et d'entrer en soi. »

* * *

Le christianisme a jailli de la sorte génialement d'une époque où les hommes — l'ancien monde — avaient eu le sentiment de leur propre et fatal échec. L'homme s'est reconnu valeur négative : il n'est rien, ou un rien vivant. Il va seul, avec ses propres moyens, à la dérive et au désespoir. Seul un secours transcendant peut le sauver. « L'homme alors — chose admirable, émouvante, exemplaire — coulant dans son intime et propre océan de nullité, s'accroche farouchement à la planche flottante qui est Dieu. » En d'autres mots, l'homme a découvert que sa réalité et sa vérité ne sont point en lui, mais hors de sa nature; que l'affaire la plus importante pour lui, sa vie, n'est pas affaire de nature et que ce qui lui paraissait irréel, notre préoccupation de l'absolu ou de Dieu, c'est cela la réalité vraie. L'homme fut durant maints siècles, « d'une façon collective, dans cette croyance, et sa manière

de vivre prit l'apparence d'une tâche surnaturelle ».

Le XIII^e siècle fut le siècle classique du moyen âge — l'ère d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin. L'homme est alors comme installé « dans un monde calfaté contre d'insolubles, de tragiques problèmes. L'homme, dans ce monde, sait à quoi s'en tenir touchant ce qui l'entoure et touchant lui-même. Pour se défendre de toutes les inquiétudes de l'homme contemporain, il s'est fait un répertoire d'idées claires, répertoire peu compliqué, mais suffisant ». Le système de croyances du moyenâgeux a été en effet l'un des plus fermes qu'ait eus le passé visible; celui des peuplades primitives lui est seul comparable.

A cette heure classique du XIII^e siècle, l'armature de la vie a consisté dans l'articulation du penser grec et de l'inspiration chrétienne. Ortega, ainsi, est mené à une intéressante digression sur la philosophie chrétienne. Contact pris avec la civilisation arabe, les croisés se retirèrent sur leurs glèbes occidentales en y emportant le limon de la science arabo-hellénique, et « dans la vie médiévale se mit de nouveau à couler l'inquiétante source d'Aristote : la science comme telle, la raison pure et toute crue, la chose autre que la foi religieuse ». Face au dilemme : anéantir l'ennemi ou l'avalier, le christianisme décide d'intégrer la foi à la science aristotélique. C'est la deuxième hellénisation de l'esprit chrétien. Pour Ortega, « sans les Croisades, sans Aristote, peut-être une philosophie rigoureusement chrétienne eût-elle commencé dès le XIII^e siècle à prendre forme et vigueur ». La déformation de l'aristotélisme, voilà, dit ironiquement Ortega, ce que M. Gilson appelle précisément « philosophie chrétienne ».

Mais « l'homme du moyen âge est le prisonnier d'un monde paralytique, sans dimension de futur. Il est en lui maintes choses distinctes, mais n'y sont que celles qui y sont. L'innovation est impossible ». « Il en arrive à donner

COLETTE

LE KÉPI

Tout l'art
de COLETTE

Librairie Arth. FAYARD 24 fr.

ÉDITIONS DE LA "TOISON D'OR"

18, boul. des Invalides - PARIS

LA TRANSMISSION DES POUVOIRS

essai
de FRANZ BRIEL

LE CAPITAINE DU VAISSEAU FANTÔME

roman
de HORACE VAN OFFEL

LA RÉSURRECTION DES VIVANTS

satire
d'ÉMILE LECERF



*Aider le Secours
National à agir
c'est aider la
France à revivre!*

SECOURS NATIONAL

barrage national

CONTRE LA MISÈRE

ACHAT DE LIVRES

Nous achetons au maximum tous
livres en tous genres :

Romans, essais, critique et histoire
littéraire, textes classiques, philo-
sophie, sociologie, histoire, voyages,
beaux-arts, livres de classe et d'étu-
des supérieures, droit, médecine,
sciences, technique, etc., etc.
ainsi que bibliothèques et lots de
toutes importances.

Livres d'amateurs. Ouvrages de
lux. Éditions originales.

JOSEPH GIBERT
26-30, Boulevard Saint-Michel
PARIS-VI^e

Métro : ODÉON — ODÉon 97-50

ŒUVRES

DE

ALAIN

PROPOS I (1920).....	23 40
PROPOS II (1920).....	23 40
MARS OU LA GUERRE JUGÉE (1921).....	23 40
SOUVENIRS CONCERNANT JULES LAGNEAU (1925).....	15 60
ÉLÉMENTS D'UNE DOCTRINE RADICALE (1925)	40 »
SYSTÈME DES BEAUX-ARTS (1926).....	27 30
LA VISITE AU MUSICIEN (1927)	épuisé
LES IDÉES ET LES AGES (1927).....	46 80
PROPOS SUR LE BONHEUR (1928)	23 40
ENTRETIENS AU BORD DE LA MER (1930).....	41 60
VINGT LEÇONS SUR LES BEAUX-ARTS (1931)..	27 30
LES DIEUX (1934).....	41 60
PROPOS D'ÉCONOMIQUE (1935)	23 40
SENTIMENTS, PASSIONS ET SIGNES (1935).....	23 40
HISTOIRE DE MES PENSÉES (1936).....	23 40
AVEC BALZAC (1937).....	19 50
LES SAISONS DE L'ESPRIT (1937).....	31 20
ESQUISSES DE L'HOMME (1938).....	32 50
CONVULSIONS DE LA FORCE (suite à Mars I) (1939).....	39 »
ÉCHEC DE LA FORCE (suite à Mars II) (1939).....	39 »
PRÉLIMINAIRES A L'ESTHÉTIQUE (1939)	35 10
ÉLÉMENTS DE PHILOSOPHIE (1941).....	40 »
VIGILES DE L'ESPRIT (1942).....	48 »